

LETTRES PARISIENNES

IX

LA CHASSE

L'histoire (non, la chronique) rapporte que, près d'un petit village d'Autriche nommé Wagram, deux armées, fortes chacune de 200,000 hommes, étant en présence, il arriva que, par le fait d'une reconnaissance militaire dans un parc giboyeux, la plaine se trouva subitement couverte de lièvres.

C'était avant la bataille. On tira des deux côtés, et la poudre et les balles se gaspillant ainsi, il n'est pas téméraire de penser que plus d'un homme doit son salut à la mort d'un lièvre. Le lendemain, les civets fumaient à tous les bivouacs : mais la plaine était, hélas ! jonchée de cadavres d'hommes. " Que pensèrent alors, se demande un charmant auteur, les lièvres survivants et voyant de leurs yeux ronds un pareil massacre ?... Je parie qu'ils furent convaincus qu'ils avaient gagné la bataille de Wagram ! "

**

Mais ils doivent être bien revenus aujourd'hui d'une telle illusion ; car, organisée comme elle l'est, la chasse ne leur laisse aucun espoir, aucun recours, aucun refuge, aucune revanche probable. " Vous qui entrez ici, pourrait-on écrire à la lisière des bois, laissez toute espérance ! Grives et allouettes, vous êtes acquises au salmis ; lièvres et lapins, le civet vous attend ; bécasses et perdreaux, l'épée de Damoclès, je veux dire la broche, est suspendue sur vos têtes !... Et vous, cerfs, pensez à la mort et au hallali ; prenez vos dernières dispositions, agiles chevreuils ; que le loup fasse pénitence des moutons qu'il a mangés, et que le sanglier ne dorme plus que d'un œil, dans sa bauge ! "

**

C'est que l'homme, qui ne tuait que pour manger autrefois, tue pour tuer aujourd'hui : fait qui marquera douloureusement dans l'histoire du gibier contemporain, si jamais il laisse une postérité pour en recueillir les annales.

Et non-seulement l'humeur du chasseur est devenue féroce, mais ses moyens actuels sont foudroyants.

Je ne sais de quel œil saint Hubert regarderait nos veneurs d'à présent, ni s'il entendrait leur argot, ni s'il les féliciterait de leur outillage. Mais je me figure difficilement ce grand saint un Lefauchaux sous le bras, une giberne en sautoir, le lorgnon au nez et les bottes à revers aux jambes.

**

Il me semble qu'il serait horrifié par les engins qui sortent annuellement de Liège, de Saint-Etienne et de Birmingham, et que le vieux fusil à baguette lui-même lui paraîtrait diabolique.

Que serait-ce lorsqu'on lui montrerait les rifles américains, les Flaubert, les Devisme, les carabines se chargeant par la culasse ! Car on reste confondu devant les progrès toujours croissants de l'artillerie mise à la mode par la vénerie de haut goût ; et pour ma part, je ne sais que répondre au châtelain voisin, quand il me parle du fusil Purdey à double verrou, clef plate sur le pontet et percussion anglaise à platines rebondissantes !...

**

Seul, je pense, en dehors de l'initié, qui parfois lui-même n'en comprend pas un traitre mot, le gibier sait ce que ça veut dire... et c'est un privilège qu'aucun profane ne peut lui envier.

Il est pourtant quelqu'un qui ne voit jamais sans jalousie passer un chasseur et pour qui le port-d'armes et la poursuite du gibier a tous les attrait d'un fruit du paradis terrestre. C'est le paysan. Le paysan qui n'est pas assez riche pour acheter un permis de chasse, et qui voit tuer par un autre, dans le champ qu'il cultive, la perdrix qui mange son blé !

**

Et pourtant, il ne sait pas que ce rude plaisir est aussi ancien que le monde.

L'histoire ne lui a rien appris des chefs barbares luttant presque corps à corps contre l'auroch, le buffle, l'ours et le sanglier. Il n'a pas tressailli au récit des chasses au tigre par les Rajahs de l'Inde, et des chasses à l'éléphant par les Orientaux. Il n'a pas été enflammé par la description des armes de nos pères, par l'histoire cynégétique des siècles passés.

Le fait est que la chasse a toujours été considérée comme un plaisir royal.

**

Depuis le temps des flèches jusqu'à l'ère des fusils à aiguilles, les souverains l'ont aimée avec passion.

Elle a été pour eux comme une sorte d'énergie trait d'union entre la paix et la guerre. Car on peut dire que les seigneurs du moyen-âge couraient autant de dangers à la poursuite des fauves qui infestaient leurs domaines, que dans leurs rencontres avec l'ennemi.

Puis la chasse devint à la fois un art et une institution. La Vénerie eut sa littérature avant que les sciences et les arts eussent la leur. Elle inspira les premiers livres manuscrits et sortit en volumes des premières presses. On put croire un instant que c'était pour elle que Gutenberg avait appris au monde l'art d'imprimer.

**

Les infatigables appétits que l'histoire et la légende s'accordent à reconnaître à nos aïeux, c'est la chasse qui les satisfera. On créera pour elle des fonctions à la cour. Il y aura sur les marches du trône des dignitaires cynégétiques, qui marcheront de pair avec les plus hauts barons du royaume, auront le pas sur les magistrats, nargueront les amiraux, écraseront de leur morgue les plus braves officiers de l'armée. Et les plus grands rois eux-mêmes manifesteront leur engouement pour cet exercice. Charlemagne, saint Louis, Philippe-Auguste, Charles V sont à la fois de grands guerriers et de grands veneurs : ils font de bonnes lois et de bon gibier, et se montrent aussi vaillants dans les forêts que sur les champs de bataille.

**

Louis XI dut à son goût pour la chasse de ressembler au reste des hommes, dont il différait par tant d'autres côtés. François Ier oubliait dans la forêt de Fontainebleau sa défaite de Pavie. Le bon Louis IV, qui voulait que tout Français eût, le dimanche, sa poule au pot, ne dédaignait pas pour son compte d'avoir des perdreaux à la broche ; et Louis XIV enfin, qui laissait à Turenne et à Condé la mission de battre les Allemands, ne confiait à qui que ce fût le soin de forcer le cerf dans les forêts de la couronne.

Qui n'a vu, sur ce palpitant sujet, les tableaux d'Oudry et de Desportes ?

**

Qui ne s'est représenté le grand seigneur, s'éveillant au chant du coq, chaussant les guêtres matinales ou les grandes bottes à revers, et se serrant la taille dans le justaucorps rouge ? Qui n'a rêvé de franchir avec lui les fossés, les buissons et les halliers, emporté dans ce tourbillon sonore où retentissent les cris des piqueurs, les aboiements de la meute, le galop des chevaux, la voix des traqueurs et les détonations presque égales au nombre des victimes ?...

Alors, les poumons se dilatent, on aspire les brises d'octobre imprégnées des vagues parfums du thyme et du serpolet, et sur des appels réitérés par tous les échos, on se réunit pour un joyeux goûter sur le gazon d'une clairière.

**

Quoi d'étonnant que les seigneurs d'ailleurs et les bourgeois d'aujourd'hui se montrent si jaloux de leur droit de chasse ?

J'en connais plus d'un qui aimeraient mieux donner un verre de leur sang qu'un jour de libre vénerie dans leurs domaines ; et quand, pour l'amour de Dieu, au nom d'une vieille amitié, en considération de services rendus, ils ne peuvent—pour une fois et en passant—vous refuser net, au moins font-ils toutes leurs réserves sur le principe.

Ils fermeront les yeux : voilà tout. Mais

si vous leur demandez de vous autoriser formellement, leur conscience se révolte. Ils rappellent cet avare qui, touché des malheurs réellement lamentables d'un solliciteur, allait chercher une cassette pleine d'or, et lui disait en détournant la tête : " Prenez ce qu'il vous faut. Ça me fait trop de peine de vous en donner moi-même. "

**

Donc, en dehors de la loi française qui interdit le port d'armes de chasse à tout individu non muni d'un permis annuel (de 25 à 30 francs) et que tout gendarme peut vous demander au passage, il y a les gardes-champêtres qui veillent sur les intérêts agricoles ou vinicoles d'une localité, et contiennent la fureur intempestive de certains disciples de saint Hubert, toujours prêts à faire le coup de feu, même en carême...

De plus, Argus lui-même ne semblant pas de trop pour contenir l'audace de certains braconniers, chaque grand propriétaire a son garde particulier agréé par le tribunal et investi du pouvoir de dresser contre les délinquants le procès-verbal d'usage.

**

Il y a bien aussi la fameuse *Société protectrice des animaux*, laquelle récompense les cochers qui ont la bonté de ne pas éreinter leurs chevaux, et donne des primes d'encouragement à quiconque est convaincu d'avoir pansé, deux fois le jour, un chien qui s'est cassé la patte.

Une gravure représentait dernièrement deux bourgeois se rencontrant fortuitement sur un guéret, et se saluant sans se connaître.

" Vous êtes chasseur, vous aussi ? dit l'un.

—Non, dit l'autre avec sérieux, je suis membre de la *Société protectrice des animaux*. Ainsi, vous visez une pièce, immédiatement je tire sur vous."

Tête du premier bourgeois.

**

Inutile d'ajouter que le gibier aurait le plus grand tort de compter sur cette platonique protection, bien convaincue d'être, à leur endroit, on ne peut moins tutélaire.

Messieurs les membres de la *Société* mangent en effet beaucoup de perdreaux. On a vu maintes bécasses se dorer lentement dans leur rôtissoir, maints lapins écorchés par leur cuisinière.

Il faut d'ailleurs reconnaître que ces tueries ont du piquant, quand elles sont faites en particulier avec un bon chien que les obstacles excitent, et que le tir est affaire de coup d'œil et d'habileté.

Un pauvre diable de notaire qui a papassé et minuté toute la semaine, est plus heureux de courir les buissons avec son unique et fidèle Médor, qu'un grand seigneur blasé de sortir au bruit du cor, en rompant ses meutes.

**

Pourquoi ? Un auteur l'a dit : " Parce que la meute n'est qu'une jouissance de vanité et la preuve d'une grande situation, tandis que le chien est un ami. Il semble plus naturel et plus doux d'aimer un chien que d'en aimer cent. Pour la meute, vous avez le chenil ; pour le chien, vous avez la vieille natte où il vient dormir à vos pieds."

Il partage vos joies et vos peines, guette votre sortie avec intérêt, tressaille à la vue de votre fusil, se fait le *petito* volontaire des enfants de la maison, lèche ces petites mains qui le taquinent ; et le soir, fatigué comme vous, se couche à vos pieds, le museau sur vos bottes et vous regarde lisant ou causant sous le manteau de la cheminée.

On s'explique, après cela, qu'un philosophe ait pu dire : " Ce qu'il y a de meilleur en l'homme, c'est le chien."

**

Moi, qui ne suis pas chasseur, qui ne le serai jamais, ce moment, je le confesse, est celui qui me paraît être le plus beau de la chasse.

Raconter et même amplifier, le soir, ses aventures du jour, faire ressortir et même augmenter un peu les difficultés, rapporter

et même compliquer légèrement les incidents, c'est, je le répète, un soir qui vaut à lui seul toute une journée.

Il est doux de parler de soi et des maux qu'on a soufferts, quand on a bien diné et qu'on suspend à ses lèvres quelque Desdémone palpitante ou curieuse. Il est bon de faire sortir la gloire d'un carnier, d'où votre cuisinière va retirer deux ou trois volatiles fracassés, et de s'attendrir soi-même au feu de ses récits et de ses peines. Aussi bien, Médor ne vous démentira pas, le bon chien ! et pendant que vous parlez de vous, vous ne dites pas de mal des autres.

TH. B. DE LA GUIERCHÉ.

Paris, novembre 1876.

SOLEIL D'AUTOMNE

Brumes et rosées précèdent maintenant le lever du soleil.

C'est dans un nuage d'encens et d'un lit de diamants que monte le souverain lumineux que presque tous les peuples adorent, à l'origine, comme le dieu du monde.

Je ne sais rien de plus grandiose, en effet, que le spectacle donné, en cette saison, par l'aurore attardée dans les brouillards, puis s'épanouissant largement à l'horizon. On dirait une urne de flamme qui se penche et se vide dans la nue. Mille feux scintillants comme des étincelles s'allument sur la plaine humide et dans les verdure mouillées, et de longs fils d'argent épars sur les gazons semblent la robe de gaze que l'aube a déchirée en s'envolant dans l'azur. On sent déjà qu'il faut un effort à la lumière pour vaincre l'ombre persistante et les premières enveloppes dont l'hiver l'enchaînera bientôt. Elle n'en paraît que plus triomphante et plus victorieuse.

Comme tes caresses sont douces, ô soleil d'automne !

Arrivant après les nuits fraîches, tu sembles venir de plus loin que le soleil d'été, comme un ami plus persévérant et plus fidèle. L'inattendu de ta chaleur pénètre plus profondément. Elle étonne et charme comme la gaieté de certains vieillards attardés joyeusement au déclin de la vie. Tu es d'ailleurs un astre de luxe, car tu ne fais plus rien mourir, soit dit sans reproche, aimable soleil d'automne.

Mais quelle illusion de richesse tu répands sur ton passage ! Tu parais d'autant plus charmant, que tu es plus inutile. C'est un faste à la portée de tous que tu nous apportes sur tes rayons. Tu donnes aux haillons mêmes un certain air de fête, comme le ciel d'Espagne qui trouve des splendeurs pour la misère elle-même.

Combien de temps te garderons-nous encore ? Combien de jours ? Combien d'heures peut-être ? car tu traînes sur tes pas quelque orage, sans doute, dans lequel tu disparaîtras sans retour, parmi les neiges et les frimas. J'ai donc voulu te saisir au passage pour te faire un compliment reconnaissant, fugitif et doux soleil d'automne !

DERNIÈREMENT, une femme de couleur, épouse d'Ira Baker, résidant à Glen Loch, Etats-Unis, a brisé la tête avec un assommoir à trois de ses enfants, âgés de 2, 4 et 6 ans, et a entassé plusieurs oreillers sur le quatrième, un bébé de deux mois, pour l'étouffer. Cela fait, elle est sortie, courant au hasard et criant aux passants qu'elle venait d'assassiner ses quatre enfants. La maison a été visitée et l'on a trouvé les trois plus grands des enfants vivant encore, mais mortellement blessés. Le bébé n'avait pas encore souffert sérieusement de la privation de l'air. Il est à peu près certain que la mère a agi sous l'empire d'une hallucination religieuse. Aux derniers avis, on ignorait ce que la pauvre folle était devenue, et toute la population était à sa recherche.

—Un mendiant, accompagné de son chien, est assis près d'une borne, à Paris. Il tient un écriteau sur lequel on lit : " Ayez pitié de l'aveugle. " Et tout le temps il couve de l'œil une monnaie qui brille dans sa sébile.

—Mais vous pouvez donc voir ? observe un passant.

—Oui, répond le mendiant.

—Pourquoi donc l'écriteau ?

—Ce n'est pas pour moi que je mendie. C'est pour mon chien qui est aveugle.